

AB

119767

004  
~~10~~

*[Handwritten signature]*





Z 202<sub>0</sub>

LETTRE  
D'UN  
VIEUX MILITAIRE.

LETTRE

D'UN

VIEUX MILITAIRE

# LETTRE

D'UN

VIEUX MILITAIRE

à

UN AMI EN HOLLANDE,

RÉLATIVE

à une

BROCHURE INTITULÉE:

*Essai sur l'armée hollandoise par un  
colonel des troupes légères.*

---

A BERNE

1794.

LETTER

D. 1711

NICHOLAS WILKINS

3

ON THE HISTORY OF HOLLAND

BY

1711

BY JOHN WILKINS

Printed by J. Sturges, at the Press of the University of Cambridge

A BERRY

1711

8121





LETTRE  
RÉLATIVE

A

*l'Essai sur l'armée hollandaise, par un  
colonel de troupes légères.*

---

Oui, Monsieur, j'ai lu cet essai sur l'armée hollandaise que vous dites avoir fait une très-grande sensation en Hollande, ayant réjoui les uns, attristé les autres, et indigné, je pense, la majeure partie de vos militaires. Et comment ne l'aurois-je pas lu, moi, qui ai soin d'être informé de tout ce qui paroît de nouveau sur un métier que l'âge et des infirmités ne me permettent plus de pratiquer, mais dont j'aime à m'entretenir, moi, qui lis tout ce qui a quelque rapport à la guerre et aux armées, avec autant d'intérêt, qu'un honnête homme se

A.

trouvant à mille lieues d'une patrie qu'il chérit, peut lire des nouvelles qui la regardent? Vous n'ignorez pas, Monsieur, que j'ai l'honneur d'être en relation avec plusieurs officiers hollandois, gens de mérite et de talens; j'ai même la satisfaction d'avoir dans leurs troupes, employées dans ce moment à la guerre, un correspondant très-instruit et des plus actifs, qui a eu la bonté de m'informer des événemens de leur première campagne, d'une manière si détaillée, que je pourrois au besoin recueillir dans ses lettres, de quoi donner de cette campagne, des mémoires très-circonsciés. Ainsi, jugez vous-même, si ces Messieurs m'auront laissé ignorer l'existence d'une brochure, qui, s'il ne faut pas y voir un dessein prémédité de ravaler leur militaire, ne nous donne pas une haute idée du jugement de son auteur, quelque puisse avoir été le motif qui l'ait engagé à l'écrire. En effet, que pouvoit-il avancer de plus faux, ainsi que je le prouverai tout-à-l'heure, que cette assertion injurieuse, et de plus absurde, que ce présage sinistre dont il l'accompagne,

que l'armée hollandoise est d'une nullité absolue pour la guerre, et que son entière destruction est inévitable, à moins qu'on ne se hâte de corriger les vices de son organisation? Il fait de ces vices une longue énumération, et il en parle avec emphase, comme si avant lui il n'y avoit jamais eu personne qui les eut mis, ou qui eût su les mettre en évidence, tandis qu'il n'y a pas un officier au service de la République qui ne les connoisse mieux que lui, qui ne s'en plaigne avec modération lorsque l'occasion de le faire sans affectation se présente, et qui ne souhaite de les voir extirpés, sans toute fois se regarder, ni l'armée dont il fait membre, comme des êtres parfaitement inutiles. Et en vérité, cette inutilité se trouve si peu constatée par les argumens de notre auteur, que ceux-ci n'ont servi qu'à faire voir que sa dialectique est pour le moins aussi vicieuse, que l'est, à son avis, l'organisation de l'armée qu'il dénigre. Comment! de ce qu'une machine a quelques defectuosités il croit pouvoir conclure que très-décidément elle ne sauroit répondre

en rien au but pour lequel elle a été faite? Si de telles prémisses on pouvoit tirer de telles conséquences, que de choses ne démontreroit-on pas qui tout au moins doivent nous paroître douteuses? Je prouverois par exemple qu'une personne qui se verroit inopinément assaillie, auroit tort de faire le moindre usage de son épée, pour défendre sa vie, si par hazard elle en avoit une dont la pointe seroit un peu émoussée; je prouverois que le pistolet est une arme absolument à proscrire, par ce qu'il est démontré qu'un coup de pistolet tiré à la distance d'une portée de fusil, sa balle ne sauroit frapper le but; je prouverois à la convention nationale et à son comité de salut public, qu'ils ont tort d'envoyer leurs carmagnols faire la guerre, par ce qu'ils ne sont ni si bien disciplinés, ni si bien armés, ni si bien exercés, ni si bien vêtus, ni si bien payés abstraction faite de la permission qu'ils ont de voler, que le sont les troupes hollandaises. *Quis nimium probat nihil probat*, voilà le cas de notre auteur-colonel. Mais, direz-vous peut-être, quel

motif peut-il avoir eu pour avoir voulu trop prouver relativement à l'armée hollandoise? Si vous ne l'avez pas encore deviné, Monsieur, je vous prie de relire encore une fois avec attention ce qu'il dit dans l'introduction de son pamphlet (pag. 21 et 22 de la 2<sup>de</sup> Ed.), vous y trouverez le mot de l'énigme; et pour vous épargner la peine de recourir à l'original, je vais en transcrire ici le passage qui vous donnera l'explication que vous cherchez. Le voici. „On me reprochera peut être qu'en dévoilant les vices de l'armée, j'aye négligé d'exposer la manière exacte (exacte!) de les faire cesser. (Non, Mr. le colonel, ne craignez aucun reproche à cet égard; on n'en est point réduit à avoir besoin de vos conseils.) Mais lorsque le mal est connu, le régime devient facile à prescrire. (Pas toujours, Mr. le colonel; il pourroit d'ailleurs être des gens habiles qui peut-être, n'approuvassent pas le régime que vous prescririez.) Au reste, dans un gouvernement, où le mouvement de la machine dépend de tant de ressorts imperceptibles et compliqués, dont quel-

ques uns peuvent se dérober facilement aux recherches d'un étranger; j'aurois craint de montrer une assurance présomptueuse (après avoir montré tant d'assurance de cette espèce dans votre livre, cette crainte ne paroit plus de saison,) en indiquant, sans avoir obtenu les renseignemens les plus exacts, des remèdes, qui pour être infail-  
 libles, doivent être absolument proportion-  
 nés au tempérament du corps social auquel on les administre. Je me suis d'ailleurs persuadé qu'il étoit dans la république des hommes en état de fournir cette carrière, et qui n'attendoient pour s'élancer dans l'arène, que d'y être encouragés. (Vous avez bien fait, Mr. le colonel, de vous persuader cela; il est effectivement de ces hommes dans la République, qui, s'ils avoient trouvé l'arène ouverte, n'eussent pas attendu, pour s'y présenter, que vous les y eussiez encouragés. Lorsque l'arène souvrira pour eux, ils ne s'y élanceront pas; ils y entreront à pas réfléchis et sans faire de bruit, tout comme ils se tiennent aujourd'hui devant la barrière, sans pousser de hauts cris

comme vous faites.) Si contre mon attente (remarquez bien ceci!) l'amour du bien public ne me suscitoit point d'émules dans la gloire de consommer mon entreprise, je m'efforcerois seul de la remplir, en supposant que je me procurasse la connoissance des détails indispensables au developement d'un plan militaire, qui pour être bien senti, ne doit pas être fondé sur des calculs approximatifs, mais sur des bases invariables et solides."

Eh bien, Monsieur, ces dernières paroles les jugez vous assez claires, ou croyez vous qu'elles aient besoin d'un commentaire qui en explique le sens? Non certes, vous comprenez sans doute aussi bien que moi, que notre colonel ne fait qu'affecter l'incognito et qu'il seroit aisé de le découvrir, s'il prenoit envie au Prince d'Orange de se servir des remèdes de cet habile homme pour restaurer l'armée de la République; remèdes auxquels il mêleroit probablement une forte dose de troupes légères. Mais je crains bien que la manière peu judicieuse dont il s'y est pris pour faire naître

à ce Prince cette envie, n'ait interposé un obstacle invincible à ce qu'elle puisse jamais lui venir; car, quelle confiance inspireroit un médecin, qui, pour se faire rechercher par une personne simplement indisposée, iroit crier dans les rues, que cette personne est en danger de mort, et qu'elle ne sauroit être sauvée qu'en se faisant administrer les remèdes les plus prompts et les plus efficaces, que lui médecin se sentoit capable d'indiquer? Au reste, qui peut mieux que le prince d'Orange lui-même joindre à une parfaite connoissance des défauts de l'armée de la République celle des remèdes propres à les corriger? D'ailleurs, les princes, ses fils, n'ont-ils pas été à même de connoître, déjà avant la guerre, la constitution et l'organisation d'une des meilleures armées de l'Europe; et afin de parvenir à une connoissance d'autant plus exacte de ces objets, le cadet de ces princes n'a-t-il pas servi pendant deux ans dans le régiment Prussien du duc de Weimar, en y commençant sa carrière par des grades inférieurs à celui qu'il occupoit déjà dans l'armée hollandoise?

Et supposé que ces princes se délassent de leurs propres lumières, quant aux vices à extirper, aux abus à réformer, aux choses nouvelles à introduire dans cette armée; combien ne doivent-ils pas être à même de consulter sur tous ces points les gens les plus habiles et les généraux les plus expérimentés de toutes les armées où il y en a? Certes, s'ils se trouvent un jour avoir besoin de conseils, ce sera à ces sources là qu'ils en iront puiser; car dans nos tems actuels, où mille et mille plumes barbouillent incessamment du papier, soit pour provoquer, soit pour proposer des innovations et des réformes de tout genre et de toute espèce; où ce n'est pour ainsi dire, que suivre le torrent, que de hazarder sur la législation, la politique, les gouvernemens, les constitutions militaires et civiles etc. etc. les idées les plus creuses et les plus absurdes, revêtues toute fois de belles phrases, et ornées de fleurs de rhétorique, tendantes à cacher l'ineptie de leurs auteurs; on se défie, non sans beaucoup de raison, de

tous ces fabricateurs de systèmes, de plans et de projets.

Cependant, mettons, Monsieur, que nous nous trompions au sujet du motif qui nous semble avoir engagé notre colonel de nous offrir de l'armée hollandoise le tableau choquant et noir qu'il en a tracé; supposons que réellement effrayé des dangers où son imagination lui a représenté que se trouve cette armée, à cause des vices qu'il lui reproche, il n'ait voulu, la jugeant salutaire, qu'inspirer la même frayeur à ceux qui pourroient et voudroient bien, d'après ses conseils, en diminuant ces vices, diminuer en même tems ces dangers; quel sera le résultat de cette supposition? sans doute, celui de nous rendre problématiques la véracité ainsi que les talens et les connoissances militaires de ce coryphée, puisque, sans dire un mot des succès qu'ont eu en différentes occasions pendant le cours de cette campagne les troupes hollandoises, il ne fait mention que de leurs désavantages, en attribuant ceux-ci à des causes, qui tout au plus, y ont influé comme causes secondes. Per-

mettez donc, Monsieur, que je sois plus juste que lui à leur égard, et qu'en vous parlant de leur bons comme de leurs mauvais succès, je vous développe en même tems les véritables sources de ces derniers.

Rappelons nous d'abord, que dès le commencement du mois de Mars de l'année passée, un corps de troupes hollandoise de 4 à 5 mille hommes, tirées à la hâte de l'intérieur des provinces, se porta sur Heusden, afin de contenir l'ennemi, qui maître de Breda et Gertruydenberg, et occupé du siège du Willemstad, ainsi que des préparatifs pour son passage du Moerdyk, infestoit le pais d'alentour. Ce petit corps de troupes sous le commandement du prince Frédéric d'Orange prit successivement des postes si judicieusement choisis devant les places que je viens de nommer, et il soutint la petite guerre contre l'ennemi pendant plusieurs semaines avec tant de succès, que celui-ci fatigué des pertes qu'il éprouvoit presque journallement, n'osa plus à la fin se montrer hors de ses remparts. Cependant, ce jeune Prince n'avoit alors

auprès de lui, pour l'assister de ses conseils, nul officier d'expérience, ni d'autres troupes qui eussent fait la guerre, que la seule petite brigade des troupes d'Anspach, encore actuellement à la solde de la République. Que ce début d'un petit corps de troupes faisant partie d'une armée, qui pendant près d'un demi siècle, n'avoit point fait la guerre, n'ait été que très-peu remarqué, il ne faut pas s'en étonner; tous les yeux étoient fixés sur les exploits aussi brillans que rapides de l'armée du prince de Cobourg, dont les succès furent le salut de la Hollande, et devinrent par là celui de toute l'Europe; mais que ce même début ait complètement échappé aux observations de notre colonel, ou, que l'ayant remarqué, il ait malgré cela osé dépeindre l'armée hollandoise comme il l'a fait, sans craindre d'encourir l'animadversion que mérite son inconséquence, c'est de quoi tout militaire judicieux sera étonné sans doute, s'il a quelque connoissance du fait dont je viens de parler, ainsi que de ceux dont j'ai encore à vous entretenir.

Puisque, pour ce qu'il m'importe de prouver, je n'ai pas besoin de suivre exactement le fil des événemens, vous me permettrez, de franchir ici un intervalle de plusieurs semaines, pour me transporter tout de suite sur les rives de la Lys et de l'Escaut et sur les frontières de la Flandre occidentale, où le même Prince, qui avoit fait une si bonne contenance devant Breda et Gertruydenberg, marcha, vers le milieu du mois d'Avril, à la tête d'un corps de 6 à 7 mille hommes. Il en détacha 7 à 8 bataillons qui furent répartis dans Furnes, Ypres et Menin, où ils relevèrent les garnisons angloises, qu'y avoit mis, en attendant leur arrivée, le duc de York; et il resta cantonné avec le reste de ses troupes à Courtraï et aux environs. Toutes les places que je viens de nommer sont démantelées; mais on avoit commencé à y ébaucher quelques retranchemens, pour que les troupes y fussent du moins à couvert d'un coup de main. Il n'arriva rien de remarquable sur toute cette partie de la frontière, et à l'exception de quelques pe-

tites affaires d'avant-postes, où les troupes hollandoises se conduisirent parfaitement bien, tout y demeura assez tranquile jusqu'au 16 du mois de Mai. A cette époque le Prince-héréditaire d'Orange joignit son frère à Courtraï avec le reste de l'armée hollandoise destinée à faire campagne; mais il s'en sépara deux jours après avec 8 à 9 mille hommes, tant infanterie que cavalerie, pour marcher au camp devant Tournai occupé alors par le corps d'armée du duc de York, qui en partit pour aller se joindre à la gauche de l'armée du prince de Cobourg, laissant à ce camp le comte de Hohenzollern avec trois divisions de cavalerie autrichienne, pour servir aux avant-postes de l'armée, sous les ordres du prince d'Orange, ainsi qu'ils avoient fait précédemment sous ceux du duc de York. Le prince Frédéric d'Orange marcha en même tems à Menin et établit son camp à la droite de cette ville, d'où il renforça de quelques troupes les postes qu'il occupoit déjà à Werwik et à Commines, où commandoit, sous ses ordres, le brave colonel, baron de Mylius,

que le prince de Cobourg lui avoit envoyé avec quelques troupes autrichiennes.

Si vous voulez vous donner la peine, Monsieur, de jeter les yeux sur une carte des Pais-bas, pour y chercher les différentes places et les postes que j'ai nommés jusqu'ici, vous trouverez que cette petite armée hollandoise, à peine forte de 22 mille hommes, y compris les troupes dont le prince de Cobourg l'avoit renforcée, avoit à veiller sur toute la partie de la frontière comprise entre l'Escaut et la mer. Cette tâche, que les circonstances nécessitoient, étoit d'autant plus difficile que tous ces postes ne pouvoient être que très-foiblement garnis de troupes et d'artillerie, et que les plus éloignés des postes principaux ne pouvoient en être secourus à tems, en cas de quelque attaque imprévue. Aussi; mon correspondant dont je vous ai parlé plus haut, m'écrivit-il une lettre datée du camp de Menin, où il me dépeignit les dangers de cette position, en ajoutant qu'on s'attendoit d'un moment à l'autre à l'armée hollandoise à voir tomber l'ennemi sur la

Westflandre, avec les forces qu'il devoit avoir rassemblées dans Lille et au camp de la Magdeleine sous cette place, ainsi qu'avec celle qu'on disoit avoir défilé vers Dunkerke. J'entrepris cependant de le rassurer au sujet de ces appréhensions. J'établissois mon opinion sur ce que les ennemis ne pouvant avoir d'objet plus important que ne l'étoit alors pour eux celui de sauver Valenciennes, ils n'avoient que deux voies pour y réussir; l'une d'attaquer l'armée du prince de Cobourg et de la battre, l'autre de se maintenir dans leur position près de Famars, quelque effort que pût faire cette armée pour les en déloger. Or, j'observai que soit qu'ils eussent formé le dessein de tenter la première de ces deux voies, soit qu'ils se fussent décidés de s'en tenir à la seconde, il leur importoit également d'y employer le plus de forces qu'il pourroient et qu'il n'étoit conséquemment guères probable qu'ils en eussent soit à Lille, soit à Dunkerke, ou dans ces deux places à la fois, d'assez considérables pour tenter une invasion dans le pais que couvroit l'armée hollandoise; et

j'ajoutai que je me persuadois, que même la perte d'une bataille, qui seroit suivie du siège de Valenciennes, ne leurs feroit point adopter d'autre plan, que celui de se renforcer par de nouvelles troupes pour se rapprocher de l'armée du prince de Cobourg, si ce n'étoit dans le dessein de tenter de nouveau le sort d'une bataille, du moins dans la vuë d'animer par leur proximité la garnison de cette place à une vigoureuse résistance. Les événemens justifèrent ces conjectures. Les ennemis avoient à la vérité un camp de dix à douze mille hommes, devant Lille; mais ce n'étoit qu'un camp figuré par des tentes et gardé par quatre à cinq cents hommes; de sorte qu'avant comme après la bataille de Famars, c'est-à-dire, pendant toute la durée du siège de Valenciennes, tous leurs exploits du côté de la Flandre-occidentale se réduisirent à quelques attaques d'avant-postes, quelquefois assez vives, mais où ils furent toujours repoussés.

La bataille dont je viens de faire mention et qui m'est un vrai problème, par ce

que plus j'examine les derrières de la position qu'occupoit l'armée ennemie et moins je puis comprendre comment elle a pu y être battue, sans que sa défaite ait été suivie de son entière destruction; cette bataille, dis-je, fut donnée le 23 du mois de mai. Les troupes hollandoises du camp devant Tournai eurent part aux succès de cette journée. Elles partirent de ce camp le 22 au soir et formerent plusieurs colonnes, dont chacune suivit une route particulière, mais qui toutes étoient dirigées sur Mouchin, village occupé par quinze-cents à deux-mille hommes d'infanterie ennemie, et défendu par quelques retranchemens garnis de canons. Cette marche fut exécutée pendant la nuit, dans le plus profond silence, et avec tant d'ordre et de précision, que le lendemain à la petite pointe du jour, toutes les colonnes se trouverent en même tems aux emplacements qui leurs avoient été indiqués dans la disposition générale. L'attaque du village commença aussi-tôt, et en moins de trois quarts d'heure il fut emporté la bajonette au bout du fusil.

Les Hollandois n'y perdirent que très-peu de monde ; et il ne se seroit peut-être pas échappé un homme de l'ennemi, si profitant de l'obscurité et de la hauteur des blés, il n'avoit pas trouvé moyen de se soustraire en partie à la poursuite, en abandonnant ses canons et son bagage aux vainqueurs.

Jusques-ici je n'ai eu occasion, Monsieur, que de vous entretenir de la bravoure et de la bonne conduite de cette petite armée hollandoise ; voici deux événemens fâcheux qui ne me permettent pas de rendre la même justice à trois ou quatre de ses bataillons, dont la défaite fut une suite de leur impardonnable négligence, ou pour mieux dire, de celle de leurs officiers, qui toujours sont la cause des malheurs, lorsqu'il en arrive aux troupes du genre de celui que je vais vous raconter. Le Prince héréditaire d'Orange avoit envoyé, la veille de la bataille de Famars, un ordre à son frère qui lui enjoignoit de faire avancer vers Lille quelques troupes du camp de Menin, afin d'empêcher la garnison de cette place d'envoyer au secours d'Orchies, en cas que

ce poste fit quelque résistance. Ce jeune prince qu'on dit sous un extérieur tranquille cacher une ame de feu, partit de Menin à la tête de quelques bataillons et tomba sur Tourcoin, petit bourg occupé par six à sept cents hommes d'infanterie ennemie. Il les en chassa après un combat très-vif, et voulant se conserver ce poste, il en commit la garde à deux bataillons et un escadron de cavalerie. Ceux-ci se persuadant que l'ennemi continuoit sa retraite, sans chercher à s'éclaircir de la vérité par les moyens d'usage, et sans prendre aucunes mesures pour leur sûreté, se répandirent inconsidérément dans le bourg, aussi-tôt que le prince en fut parti avec le reste de ses troupes pour les retourner au camp. La suite immédiate de leur imprudence fut, que l'ennemi en ayant d'abord été informé, et ayant de plus reçu des renforts considérables dans sa retraite, revint sur ses pas; pénétra de tous côtés dans le bourg; tua ou prit ceux qui s'y défendirent et dispersa le reste; il n'y eut que l'escadron qui se tira presque sans perte de ce mauvais pas,

en se faisant jour à travers l'ennemi, l'épée à la main. Quelques mois après la même négligence fit tomber dans le même malheur deux autres bataillons à Lincelles. Les Hollandois avoient chassé l'ennemi de ce village qui les en rechassa quelques heures après. Cependant, deux bataillons anglois envoyés par le duc d'York, dont l'armée étoit justement en marche vers Dunkerke, étant arrivés à leur secours, dans le moment qu'ils se battoient encore en retraite, ces bataillons, malgré un feu effroyable de grosse artillerie chargée à mitraille qui leur tuoit beaucoup de monde, fondirent sur l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'ils le forcèrent à leur abandonner le village, qui fut aussi-tôt réoccupé par les hollandois. Cet événement qui devoit avoir convaincu ces derniers que l'ennemi ne vouloit point les souffrir dans ce poste, au lieu de les exciter à une grande vigilance, pour n'être pas pris au dépourvu, au cas qu'il revint une seconde fois à la charge, sembloit avoir produit chez eux un effet tout contraire; ils négligèrent tel-

lement les précautions que leur dictoit la prudence et leur position critique, que l'ennemi ayant reparu, si je ne me trompe, le lendemain, sans qu'ils eussent été avertis de sa marche, les enveloppa dans le village même, en fit prisonnier le plus grand nombre, et laissa à ceux qui purent s'échapper la honte de porter au camp hollandois la nouvelle de leur défaite.

Je ne saurois m'empêcher de remarquer ici en passant, que tant à l'époque de l'occupation de Tourcoin, qu'à celle de l'occupation de Lincelles par les troupes hollandoises, il leur importoit très-peu que l'ennemi fût, ou ne fût pas maître de ces deux postes, et qu'ils eurent d'autant plus de tort de sacrifier du monde pour s'en emparer et s'y maintenir, que l'on trouva après coup que ces deux endroits exigeoient des moyens de défense qu'on n'étoit point en état de leur fournir. Un général qui souhaite de mériter l'affection et la confiance des troupes qu'il commande, ne doit jamais les exposer sans utilité, mais en ménageant leur sang, se réserver leur courage

et leur valeur pour les occasions importantes. Au reste, les deux événemens que je viens de rapporter sont les seuls de toute la campagne qui ayent été funestes aux hollandois par leur propre faute; encore ne le furent-ils qu'aux troupes seules dont l'imprudence les avoit occasionnés, puisqu'ils n'influèrent en rien sur le reste de l'armée. Mais si l'inconduite de trois ou quatre bataillons autorisoit à juger qu'elle est générale dans toute une armée, combien la réputation des meilleures troupes de l'Europe ne seroit-elle pas frêle et chancelante?

Venons a présent, Monsieur, à cet échec qu'essuya l'armée hollandaise le 13 du mois de Septembre, dont notre auteur parle en style pathétique tout au commencement de son essai, en nous assurant qu'*il afflige son coeur; sans étonner son esprit*: et permettez, qu'en laissant de côté son coeur, je vous fasse voir que si cet échec n'a pas excité son étonnement, il n'a pas excité le mien non plus; mais pour des raisons bien différentes des siennes, et que vous appercevrez clairement dans la relation

aussi vraie que circonstaiciée de cet événement, que je vais avoir l'honneur de vous communiquer, telle qu'elle a été dressée par un général des troupes hollandoises, témoin des principales circonstances qui y sont rapportées. Cette pièce que j'ai eu beaucoup de peine à me procurer, n'a pas été rendue publique, le Prince-Stadhouder et ses fils ayant jugé à-propos de la supprimer, autant par un ménagement aussi louable que communément peu observé dans des armées composées de troupes de différentes puissances, où très-souvent le moindre fâcheux événement donne lieu à des contestations sans nombre et à des inculpations réciproques, qui aigrissant les généraux, et même les troupes, les uns contre les autres, manquent rarement de nuire à l'intérêt commun; que par ce que les jeunes princes d'Orange, dit-on, ont pour le prince de Cobourg une vénération et une amitié qui va jusqu'à l'enthousiasme. Un procédé si sage et fondé sur des motifs si justes mérite sans doute des éloges; mais d'un autre côté, il est fâcheux que le silence peut-être

être trop discret de ces princes sur les véritables causes d'un événement aussi funeste que le fut pour l'armée hollandoise la journée du 13 Septembre, contribue nécessairement à accréditer l'opinion défavorable et outrageante que l'auteur de l'essai a cherché de donner de cette armée au public, puisque c'est cet événement même qu'il cite comme une preuve de ses inconséquentes assertions, dont une seconde campagne démontrera, j'espère, la fausseté au public, aussi clairement que vous allez la voir prouvée, en lisant ce qui suit.

L'échec qu'essuia le 7 de Septembre auprès de Hondschoote, une partie de l'armée combinée aux ordres du duc d'York, et qui fut suivie de l'attaque d'Ypres repoussée cependant par les troupes hollandoises qui gardoient cette place, devoit donner naturellement de grandes inquiétudes au prince-héréditaire d'Orange, dont l'armée, à peine forte de 14,000 hommes, se trouvoit morcelée sur trop de points pour qu'aucun put être jugé suffisamment garni de troupes et pourvu de moyens de

défense. Cependant, ce prince, malgré la position épineuse de sa petite armée, dont la droite courroit risque d'un moment à l'autre de se voir tourner par un ennemi de plus du double plus fort qu'elle, n'en étoit pas moins dans la ferme résolution de se maintenir dans tous ses postes, lorsque le 9 il reçut la facheuse nouvelle que le duc d'York non-seulement s'étoit vu forcé de renoncer à ses desseins sur Dunkerke, mais même qu'il se trouvoit dans une position qui pouvoit avoir pour lui les suites les plus funestes. Cette nouvelle et une lettre qui lui parvint en même tems de la part du commandant d'Ypres, par laquelle cet officier lui mandoit, que les secours qu'il lui avoit demandés, ne pouvoient, vû le mauvais état de la place et le manque de munitions, retarder sa perte que de quelques jours, durent enfin le déterminer à quitter sa position, pour en prendre une autre moins critique, et où il pût, en cas d'attaque, agir avec des forces plus réunies. Il décida pour cet effet que son frère, le prince Frédéric d'Orange, resteroit avec 2 à 3

mille hommes à Wevelghem, pour soutenir de là Menin, qui seroit gardé par un bataillon, les huzards, et l'infanterie légère tandis que l'armée camperoit près de Courtrai, où seroit le quartier-général. En conséquence de cet arrangement le bagage fut envoyé au nouveau camp le 9, et l'armée y marcha sur deux colonnes le 10 à trois heures du matin. Déjà la tête des troupes avoit gagné Wevelghem lorsque l'apparition du colonel Funk dépêché par le prince de Cobourg au prince-héréditaire d'Orange vint déranger toute cette disposition, qui pourtant étoit la seule qui paroissoit le mieux convenir aux circonstances. Cet officier débuta par des plaintes amères de ce que l'armée hollandoise venoit de quitter son ancienne position; il conjura le prince d'Orange de la lui faire reprendre aussitôt; et il finit par les promesses les plus solennelles d'un prompt secours. Le prince plus touché de ces dernières paroles, et plus animé du désir de concourir, partout où il pouvoit, au bien général et aux vûes des Alliés, que persuadé par les raisons

de l'officier, ordonna aussitôt à son armée de rebrousser chemin, en joignant à chaque corps de reprendre la position qu'il venoit de quitter. Jamais ordre ne fut reçu et exécuté avec plus d'allégresse. Vers les 6 heures du matin tout se retrouva à sa place. Il ne restoit d'inquiétude que pour Werwik sur la haute-Lys, que l'ennemi informé de la retraite des troupes hollandoises faisoit mine de vouloir occuper. Cependant, les troupes qui avoient évacué ce poste, appuyées de celles, qui sous les ordres du prince de Hesse-Darmstadt, s'étoient repliées de leur côté de Messines, Houtghem et Commines, revinrent à tems pour le conserver. Les choses restèrent en cet état ce jour-là et le jour suivant. Le 12 le prince d'Orange reçut l'agréable nouvelle de la reddition de Quesnoi; qui fut suivie de près par une autre non moins intéressante pour lui et ses troupes; savoir, celle de l'arrivée d'un corps de six-mille autrichiens aux ordres du lieutenant-général de Beaulieu à Lan, petit village à une bonne demi-lieuë de Menin, sur la route de Courtrai. Toutes

les inquiétudes cesserent alors au camp hollandois et y firent place à la joie la plus vive, elle étoit si grande et si générale parmi les troupes, que d'aller attaquer une armée de trente-mille hommes, ne leur eût paru qu'un jeu. Vers les cinq heures du soir on y reçut avis que l'ennemi avoit, après un combat très-vif, délogé les postes de Messines, Houtghem et Commines; mais on fut d'autant moins affecté de cette nouvelle, que peu après on aprit que le prince de Hesse-Darmstadt, ayant marché d'abord avec 2 bataillons à l'appui de Werwik, en avoit, malgré une blessure reçue au bras, repoussé l'ennemi, qui avoit été trois fois supérieur en nombre et avoit eu pour se défendre 16 pièces de canons. L'ennemi avoit attaqué en même tems environ trois-cents hommes établis dans les bois sur la rive droite de la Lys entre Halluin et Lincelles. Sur la brune il s'approcha des retranchemens du premier de ces deux villages, qui n'étoient gardés que par sept-cents hommes; le prince d'Orange y envoya aussi-tôt un renfort de deux bataillons et de deux pièces de douze avec un

obusier, qui bientôt eurent écarté les traillleurs ennemis. Cependant d'après les rapports de toutes les patrouilles, l'ennemi n'en restoit pas moins dans les environs, et commençoit même à cerner le village par une forte chaîne de postes. La situation plus ou moins critique où se voyoit le prince l'avoit engagé à renvoyer pour une seconde fois les tentes ainsi que les bagages de l'armée à Courtrai. Cette mesure dictée par la prudence se trouva bientôt justifiée par des avis très-sûrs qu'il reçut entre 9 et 10 heures du soir, et qui portoient que les ennemis approchoient en force par la chaussée d'Ypres. Loin d'en être déconcertés le prince et les généraux s'en réjouirent, parce qu'ils espérèrent que de concert avec les autrichiens on trouveroit moyen de livrer un combat sur un terrain aussi propre à la cavalerie, que l'est la pleine du côté de Gheluwe. Le prince dépêcha sur le champ un aide-de-camp au général de Beaulieu pour lui porter cette nouvelle. Cet aide-de-camp rapporta pour reponse, que ce général ne marcheroit que le lendemain à 8 heures,

ses troupes devant de toute nécessité faire auparavant leur marmite. Comptant fermement sur cette promesse et sur l'appui du corps autrichien, le prince fit passer encore deux bataillons dans Halluin. On étoit sans inquiétude pour Werwick, où le prince Frédéric d'Orange étoit allé prendre le commandement à la place du prince de Hesse-Darmstadt blessé, et y avoit assemblé 13 bataillons et 10 escadrons. Le reste de la nuit fut passé tant au quartier-général que dans tous les postes qu'occupoit l'armée dans l'attente d'un grand événement quelconque pour le lendemain. Le jour si impatientement attendu parut enfin. Déjà le bruit du canon se faisoit entendre du côté de Werwick; le feu devint d'un moment à l'autre plus vif; et bientôt il prit toute l'allure d'un engagement formel. Vers ce tems on recommença aussi à tirer du côté de Halluin. Cependant, l'ennemi continuoit encore à s'y tenir sur la lisière du bois et derrière les hayes et les enclos dont toute cette partie est couverte. La très-foible artillerie des retranchemens en avant du village, parut

lui en imposer. Le chateau de Halluin situé à la droite, à couvert duquel on assuroit que l'ennemi travailloit à une batterie d'obusiers, fut incendié. Pendant ce tems le prince Frédéric d'Orange continuoît toujours à soutenir contre des forces très-supérieures aux siennes un combat très-rude et très-opiniatre. Ce jeune prince ayant à peine 5000 hommes de troupes, tant infanterie que cavalerie, se voyoit attaqué par plus de douze-mille, ayant sa gauche appuyée à Werwik occupé par trois bataillons, et sa droite à des broussailles vers la chaussée qui conduit de Ypres à Menin. Il soutint sous un feu épouvantable de grosse artillerie, à laquelle il n'avoit à opposer que quatre pièces de 12, autant de 6 et trois obusiers, le combat du monde le plus inégal durant quatre heures. Enfin se voyant sur le point d'être accablé, il ordonna la retraite, lorsque trois escadrons autrichiens, savoir 1 de chevaux-légers de l'empereur; 1 de Lobkowitz aussi de chevaux-légers, et 1 d'Esterhazy huzards, détachés par Mr. de Beaulieu, parurent. A cette vue le brave

jeune prince se sentant enflammé d'une nouvelle ardeur, il l'eut bientôt inspiré à ses troupes. Tout remarcha fièrement en avant. La cavalerie autrichienne s'avança pour charger l'ennemi avec cette impétuosité qui la caractérise; mais arrêtée malheureusement par un fond marécageux et foudroyée par six pièces de canons chargés à mitraille, elle fut mise en désordre. La cavalerie hollandoise partagea son sort. Une partie de la première s'étant ralliée se reporta sur Werwik déjà occupé par l'ennemi, pour essayer d'y pénétrer à la suite de l'infanterie de la gauche commandée pour cet effet. Le bataillon de Tengnagel suivi de celui de Buseck avoit la tête de ces troupes; mais que pouvoit cette poignée de monde contre le feu d'enfilade d'une batterie de canon qu'elle reçut à l'entrée d'une rue et une grêle de coups de fusils qui parloit des fenêtres et qui mirent en un instant le lieutenant-colonel de Tengnagel et tout le premier peloton sur le carreau? Le reste de ce premier bataillon plia et ceux qui le suivirent en firent autant. Pour comble de

malheur dans ce moment critique, le prince Frédéric d'Orange fut grièvement blessé d'un coup de feu, qui lui fracassa le bras droit près de l'épaule. Il ne put plus être question alors que de la conservation des troupes, qui avoient si vaillamment combattu. Ce prince en remit le commandement au général major, comte de Golofkin, qui fit une retraite digne d'un si brave officier. Presque toute l'artillerie fut retirée; même alors, Menin n'étant pas encore au pouvoir de l'ennemi l'affaire eût probablement pu être rétablie, si les quatre bataillons et les quatre escadrons, les dernières troupes qui restassent au camp et que le prince-héritaire d'Orange, comptant sur Mr. de Beau lieu, avoit fait marcher pour dégager son frère, en se portant en avant, eussent laissé la chaussée d'Ypres sur la droite, et se fussent portés sur le flanc gauche de l'ennemi; mais au lieu de cela ils enfilèrent et suivirent la route de Gheluwe à Gheluveld et s'en fourrerent étourdiment dans le bois qui se trouve par de-là ces deux endroits et que l'ennemi occupoit déjà. Il reçut la co-

lonne avec un grand feu de canon et de mousqueterie sur le flanc gauche. La tête, sans s'en laisser déconcerter, fondit résolument sur l'ennemi, se fit jour et gagna Ypres; les deux bataillons de la queue se tirèrent moins heureusement d'affaire; ils se debandèrent en grande partie; perdirent leur canon, et ne se rallièrent qu'à Rousse-laer, le bois ayant été leur salut. A Halluin, les affaires n'avoient pas tardé à prendre une tournure très-sérieuse. Deux grosses colonnes ennemies évaluées à sept-mille hommes chacune, \*) dont l'une s'étoit avancée par la chaussée de Roncq, et l'autre, laissant le chateau incendié de Halluin sur la droite, s'étoit portée sur ce village, sous la protection de plus de 30 pièces de gros canons et d'obusiers, distribués en différentes batteries, commencèrent l'attaque des retranchemens; après une heure entière de la canonade la plus furieuse, pendant laquelle

\*) Un déserteur arrivé à 5 heures du matin à Halluin assura que les retranchemens seroient attaqués par 20 mille hommes.

on pouvoit compter un coup par seconde. Les 1600 hommes qui défendoient ces retranchemens firent tout ce que l'on pouvoit attendre de braves troupes; mais un combat si inégal ne pouvoit pas rester longtems indécis. L'ennemi, après avoir dirigé ses plus grands efforts contre la droite de ces ouvrages, leur partie la plus foible, et qui n'étoit protégée que par le feu de deux pièces de canon de 12 placées dans Menin, réussit enfin à y pénétrer. L'instant au paravant le prince regnant de Waldeck avoit été chargé d'aller chercher à engager Mr. de Beaulieu à marcher enfin au secours des troupes hollandoises. Le prince trouva ce général devant le front de son corps sous les armes. Tout ce que dans une pareille occasion on dit à un chef de troupes alliées fut dit par ce prince, mais à pure perte. La crainte d'exposer le flanc-gauche du duc d'York; celle d'être mis lui-même en désordre par les fuyards hollandois, dont cependant on n'en voyoit encore aucun sur la chaussée, furent ses raisons pour ne pas marcher droit sur Menin, raisons auxquelles

il ajouta enfin en propres termes, que pour faire mieux que tout cela, il se jetteroit sur la droite, afin de prendre en flanc l'ennemi, qui pourtant ne paroissoit pas encore; et tout en disant cela, il fit défilér ses troupes, qui marchant au pas redoublé, eurent bientôt disparu. Les retranchemens de Halluin ayant été sur ces entrefaites entièrement forcés par l'ennemi, les troupes qui les avoient défendus furent reduites pour dernière ressource aux ouvrages qui couvroient le pont de la Lys; mais déconcertées par un combat contre des forces si disproportionnées, elles n'y firent gueres de résistance, et cherchant leur salut dans les retranchemens de Menin occupés par un cinquième bataillon; deux tiers environ y entrèrent avec quelques pièces de canon; le reste ayant été coupé, fut pris ou passé au fil de l'épée. Le prince-héréditaire d'Orange ne perdit point la tête dans un moment doublement terrible pour un jeune général pas accoutumé aux revers; risquant mille fois sa vie, il fit tout ce qu'on pouvoit attendre d'un vieux chef d'armée pour réta-

blir les affaires; et il ne fallut pas moins que les vives instances des officiers et des aides-de-camp qui l'entouroient pour l'engager enfin à songer à sa sûreté. Accompagné du prince régnant de Waldeck, il se retira à Courtrai d'où avec 1 bataillons 2 compagnies de grénadiers et 2 escadrons, qui y avoient marché pour garder les bagages, et les 8 bataillons et 4 escadrons, sous les ordres du colonel de Guesau, revenus de Moucron, il se retira dans le meilleur ordre possible à Harlebeck. Cependant, les troupes dépostées de Menin gagnèrent en désordre, Dadizeele et de la Rousselaer, pendant que l'ennemi, heureusement pour elles, s'amusoit à piller Menin. Une partie de ces mêmes troupes occupoit cependant encore le reste d'un ancien rempart de cette ville au moment que la colonne de la droite du corps qu'avoit commandé le prince Frédéric d'Orange, y arrivoit, ne se doutant pas que les choses fusent venues ici à une telle extrémité. Un grand feu de mousqueterie qu'essuya cette colonne la fit prendre à gauche pareillement

sur Rousselaer, route que suivit aussi de son côté celle de la gauche du même corps, d'où elles vinrent le lendemain joindre le prince-héréditaire d'Orange, qui avoit pris son camp près de Deynse. Les troupes qui s'étoient dirigées sur Ypres, auxquelles s'étoit jointe la brigade d'Anspach, qui depuis quelques jours avoit été postée à Gheluveld, n'arrivèrent que le 15 au nouveau camp, que l'armée prit dans les environs de Gand, des deux côtés de la chaussée qui conduit à Bruxelles. On doit rendre aux troupes la justice de dire, qu'elles soutinrent avec un sang froid extraordinaire le feu épouvantable d'artillerie auquel elles furent exposés si longtems pendant toute cette action. Les deux combats, celui de Werwik et de Halluin, coûtèrent à peu près deux mille hommes à l'armée hollandoise, tant tués, que blessés et prisonniers. Le général-major de cavalerie, baron de 'sGravemoer y reçut trois blessures et ayant eu son cheval tué sous lui, tomba entre les mains des ennemis et mourut ensuite à Lille. Outre ce général, les colonels de Lynden

des huzards et de Steiguer, ainsi que quelques autres officiers de moindre grade furent faits prisonniers. Parmi les blessés, outre le prince Frédéric d'Orange, le plus distingué étoit le général-major, comte de Wartensleben, l'ainé, et parmi les morts, le major Graevenstein, aide-de-camp du prince-héritaire d'Orange. L'armée sauva la plus grande partie de son artillerie et ne perdit que 20 pièces de canon de tout calibre dont la plupart avoient été démontées. Quoiqu'on ne puisse évaluer au juste la perte de l'ennemi dans cette journée, ce n'est assurément pas trop que de la porter à 15 cens hommes, vu la manière dont l'artillerie hollandoise avoit été servie. Ce revers fut sans doute très-sensible, mais quelles autres troupes combattant avec les mêmes désavantages n'eussent pas subi le même sort?

Je pense, Monsieur, qu'après avoir lu la relation que je viens de mettre sous vos yeux, vous trouverez bien juste et bien naturelle la réflexion par laquelle l'auteur l'a terminée. En effet, quelles sont les troupes,

qui en si petit nombre, disséminées en tant de postes, pourvues de si peu d'artillerie, et après avoir combattu pendant quatre heures contre des forces si supérieures, trompées dans l'espoir d'un secours sur le quel elles avoient compté, mais qui, sans doute, pour de bonnes raisons, n'arriva point; quelles sont les troupes, dis-je, qui se fussent mieux conduites que ne firent les troupes hollandoises, et qui dans les mêmes circonstances n'eussent pas subi le même sort qu'elles? Quel est le militaire instruit et en état de juger ici sans prévention, qui ne puisse citer cent exemples de troupes défaites, pour avoir combattu dans des circonstances infiniment moins défavorables que ne le sont celles que je viens de rapporter? Et quel est celui enfin, qui informé de ces circonstances et sachant les apprécier, pourra lire sans indignation cet *essai sur l'armée hollandoise*, où l'événement auquel elles ont donné lieu est cité comme une preuve de la nullité de cette armée. Quand l'auteur de cette inutile production, après avoir dit (pag. 47) que "c'est une

vérité constante, démontrée par l'expérience de tous les siècles, que ce n'est pas la quantité mais l'ensemble qui forme les armées", ajoute dans son style boursoufflé ce lieu commun: "Un amas immense d'hommes et de chevaux sans ordre, ne compose qu'un vil troupeau que la première force bien disciplinée, quoiqu' inférieure en nombre, va disperser, comme la phalange macedonienne fit évanouir les inombrables essaims de soldats dont le roi de Perse SURCHARGEAIT la terre"; à qui croit-il pouvoir en imposer par ces phrases ampoulées, ce ton tranchant et cet air de suffisance avec lesquels il les debite, si ce n'est à des ignorans incapables comme lui de saisir l'enchaînement des opérations et des évènements d'une campagne, ainsi que des causes qui y ont influé? Qu'un amas d'hommes sans ordre et sans discipline ne forme pas ce qu'on appelle une bonne armée, c'est une vérité que personne n'ignore; mais c'est une impudence grossière que de prétendre nous donner pour tel l'armée hollandoise; et c'est le propos d'un magister ignorant

qui croit parler à des écoliers, devant lesquels il ne craint point d'avancer une sotise, que de nous dire qu'un pareil amas sera toujours dispersé par la première force bien disciplinée, quoiqu'inférieure en nombre. L'exemple de ce roi de Perse qui *surchargeoit* la terre de ses inombrables essaims de soldats, et cent autres exemples du même genre ne prouvent rien en faveur de cette dernière assertion; puisqu'on peut leur en opposer d'autres qui prouvent le contraire, et nommément les légions romaines, qui malgré la superiorité de leur tactique et de leur discipline, ont été vaincues plus d'une fois par des peuples aussi ignorans que barbares. Mais laissons là l'antiquité pour ne parler que de ce qui se passe, pour ainsi dire, sous nos yeux. Fut-il jamais un assemblage plus informe, plus monstrueux, que celui de ces hordes françoises composées de brigands et de scélérats aussi indisciplinés qu'indisciplinables et commandées par des chefs, dont plusieurs sortis de la lie du peuple, n'ont ni génie, ni talens, ni connoissances militaires? Eh-bien! ces

hordes sauvages, qu'on honore du titre d'armées, n'ont-elles pas, dans l'espace de moins de trois mois, défait une brave armée près de Dunkerke, battu les Hollandois sur la Lys, remporté des avantages sur la Sambre, sur une armée jusqu' alors invincible, et forcé à la retraite et à se couvrir du Rhin, une autre armée encore non moins formidable, dans le moment même où cette dernière comptoit se rendre maître d'une de leurs plus fortes places? Faut-il d'autres exemples encore pour prouver qu'il y a des cas où les armées les mieux disciplinées et les plus aguerries peuvent être battues par des *amas d'hommes qui ne forment qu'un vil troupeau*? Mais, dira peut-être quelqu'un, lorsque de braves et d'excellentes armées sont vaincues par de mauvaises troupes, ce ne peut être que la faute des généraux qui commandoient ces armées. Je reponds à cela qu'il est si difficile quelquefois de démêler les véritables causes des bons comme des mauvais succès à la guerre, qu'on ne sauroit être assez prudent dans la recherche de ces causes où

il est si aisé de se tromper et de prendre pour vérité ce qui souvent n'est que pure probabilité et simple conjecture. Je suis persuadé par exemple, que beaucoup d'officiers hollandois attribuent leur défaite du 13 septembre au refus qu'avoit fait Mr. de Beaulieu de marcher au secours de leur armée, tandis que ce refus me paroît à moi avoir été fondé sur de raisons infiniment solides. L'armée hollandoise, ainsi que nous l'avous vu, se trouvoit répartie en différens postes, sans communications nécessaires, conséquemment sans possibilité de s'entresecourir, et tous ces postes se voyoient attaqués en même tems par des forces supérieures. Où vouloit-on que Mr. de Beaulieu marchât? à Werwik, à Halluin, à Menin? Supposé qu'il se fut porté avec son petit corps de troupes au soutien de l'un ou de l'autre de ces postes; qu'en seroit-il arrivé? On s'y seroit soutenu plus longtems, cela est indubitable; mais on n'auroit point empêché par là l'ennemi d'emporter les autres et de forcer finalement encore celui où l'on se seroit le plus

longtems et le plus opiniâtement défendu. Devoit-il morceler ses troupes et envoyer des secours à tous les points attaqués? A quoi cela auroit-il servi encore, si ce n'est, qu'il eût fait partager d'autant plus infailliblement à ses troupes la défaite de celles qui y combattoient déjà contre des forces, qu'un foible secours n'auroit arrêté que quelques instans de plus? Le parti qu'il prit de se mettre dans une position, d'où il pût en couvrant la droite de l'armée du duc d'York, couvrir en même tems la retraite des Hollandois, et empêcher l'ennemi de pousser trop loin ses avantages, étoit donc, ce me semble, de tous les partis qui s'offroient à lui, le plus prudent et le plus sage.

Après tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire jusques ici sur cet événement du 13 septembre, vous comprenez sans doute, Monsieur, combien on a mal fait de supprimer la relation que je vous en ai communiqué, puisque moyennant quelques légers changemens dans de certaines expressions qui eussent suffi pour écarter jusqu'à l'om-

bre d'une inculpation injuste, elle n'eût pu produire qu'un effet entièrement opposé à celui qu'on craignoit. On y auroit vu les raisons qui décidèrent le prince-héritaire d'Orange à abandonner avec sa petite armée une position déjà dangereuse en elle-même et qui l'étoit devenue infiniment d'avantage après la malheureuse issue de l'entreprise sur Dunkerke; on y auroit reconnu avec intérêt le motif généreux qui la lui fit reprendre le même jour qu'il l'eut quittée; on y auroit découvert les raisons très-solides, qui deux jours plus tard, empêchèrent Mr. de Beaulieu à marcher au secours de ce prince, dont la défaite devint inévitable, non par inconduite de ses troupes, mais par la masse des forces ennemies qu'il trouva de tous côtés à combattre; de sorte que tous ces détails le justifient pleinement lui et son armée, l'on eut probablement prévenu, en les portant à la connoissance du public, tous les mauvais propos qu'on s'est permis de dire et d'écrire sur le compte des troupes hollandaises.

Il est vrai, Monsieur, qu'on s'habitué à la longue à lire et à entendre sans s'émouvoir les sottises sans nombre que tantôt l'ignorance, tantôt la malignité et l'esprit de parti débitent journellement sur les affaires de politique et de guerre; mais lorsque des personnes, qui à cause du rang et des postes qu'elles occupent, devoient savoir en parler avec justesse et connoissance ainsi qu'avec équité et modération, en raisonnent tout aussi mal et en portent des jugemens tout aussi faux et erronnés que le vulgaire le plus ignorant; et que de plus leur opinion influe d'une manière nuisible sur ces affaires mêmes; alors il est difficile de conserver assez de sang froid, pour les écouter avec indifférence. C'est ce que je viens d'éprouver encore il n'y a qu'un instant, en lisant la motion pour la paix qu'a faite le Marquis de Lansdowne à la chambre des Pairs d'Angleterre, dans la séance du 17 février. "Depuis le célèbre duc de Marlborough," dit il en parlant de la guerre actuelle, "jusqu'au général Lloyd, le dernier qui ait écrit sur cette matière, l'opinion

de

"de tous les grands militaires a été que le  
 "projet de pénétrer en France (par sa fron-  
 "rière) est impraticable, et que c'est une  
 "folie de l'attaquer. Cette opinion générale  
 "n'a été malheureusement que trop vérifiée  
 "par les deux dernières campagnes. Exami-  
 "nons comment la guerre a été conduite.  
 "La première attaque a été faite par la fron-  
 "rière de Champagne, la seconde par Lille,  
 "la troisième par Strasbourg. Ces trois  
 "attaques ont été dirigées par des hommes  
 "du plus grand talent et de la plus grande  
 "réputation militaire d'Europe. Quant au  
 "duc de Brunsvic il m'est impossible d'en  
 "parler avec trop d'éloges. Sa retraite l'ex-  
 "posa aux réflexions les plus amères; on  
 "l'attribua à de mauvaises manoeuvres; ce-  
 "pendant d'après toutes les conversations  
 "que j'ai eues avec les militaires les plus  
 "instruits, sa retraite de Champagne fait le  
 "plus grand honneur à ses talens militaires.  
 "Ce n'étoit que le résultat naturel de toute  
 "tentative qui sera faite pour pénétrer en  
 "France." Quel pitoyable raisonnement!  
 S'il étoit vrai que le Duc de Marlborough

eût jamais dit dans des termes aussi positifs que le prétend ce Lord, que la France est inattaquable par sa frontière, seroit-il concevable que deux grands généraux, comme lui et le prince Eugène, eussent malgré cela pu se résoudre à l'attaquer, comme ils firent dans la guerre qui fut terminée par la paix d'Utrecht en 1713? Auroient-ils voulu s'exposer au risque de voir leur gloire et leur réputation à jamais ternies, en s'engageant dans une entreprise dont l'exécution leur auroit paru impossible? Il suffit d'avoir lu une seule fois l'histoire de cette guerre, pour ne perdre jamais la mémoire des succès qu'ils y eurent, et pour se rappeler que par la prise de Lille, de Douai, de Béthune, de Bouchain etc., la frontière de la France se trouva tellement entamée en 1712, qu'il ne restoit de ressource à Louis XIV que celle qu'il trouva dans les intrigues de ses agens auprès de la reine Anne d'Angleterre, au moyen desquelles il parvint à éloigner des affaires et du commandement des armées ce célèbre Duc de Marlborough, qui jusqu'alors s'étoit rendu

si redoutable à la France, autant par son habileté dans les négociations, que par ses talens militaires. Mais que nous importe ici ce que Marlborough et Lloyd ont dit au sujet des frontières de la France? Tout juge compétent de cette matière conviendra qu'il n'est point d'état en Europe qui ait su établir ses frontières avec autant de prévoyance et de jugement que la France sous ses rois, qui a formé et rendu respectables les siennes, soit par les provinces qu'elle a conquises sur ses voisins, soit par un choix judicieux des places qu'elle a fortifiées; mais pour que de là il pût résulter que la France est inattaquable, il faudroit qu'il fut prouvé qu'on ignore de nos jours l'art des sièges, et c'est ce que le marquis de Lansdowne n'auroit probablement pas manqué d'affirmer, si en parlant des attaques de Lille, de Dunkerke, de Maubeuge, de Landau, il ne se fût souvenu de celles de Condé, de Valenciennes, de Quesnoy, de Mayence, de FortLouis, bagatelles dont au reste il n'a pas jugé à propos de parler. Quant à l'éloge que ce vénérable Lord apré-

tendu faire des talens militaires du Duc de Brunsvic, je ne puis m'empêcher de remarquer qu'il contraste singulièrement avec l'assertion, que c'est une folie de vouloir attaquer la France. Si elle étoit réellement inattaquable, je m'imagine que rien au monde n'eût pu décider ce Prince d'y entrer à la tête d'une armée, comme il fit en 1792, et je suppose par conséquent qu'il avoit des vuës plus étendues lorsqu'il s'engagea dans cette entreprise, que celle de vouloir s'y signaler par une belle retraite. Aureste, aussi longtems que les véritables causes de cette retraite et les circonstances qui l'ont accompagnée resteront cachées sous le voile qui les couvre jusqu'aprèsent, les éloges comme les critiques au sujet de cet événement me paroîtront également déplacés; mais ce que je crois pouvoir présumer d'après les preuves que le duc de Brunsvic a donnée en mille occasions de son génie, de ses talens militaires et de son expérience consommée de tout ce qui a rapport à la guerre, c'est, que si ses projets n'avoient pas été traversés et contrecarrés de mille

manières, dès son entrée en France en 1792, comme ils l'ont été encore pendant tout le cours de la campagne suivante, cette guerre n'eût pas coûté les flots de sang qu'elle a fait répandre. Ce qui me confirme plus que jamais dans cette opinion, c'est une lettre de ce Duc au Prince royal de Prusse que je viens de lire dans la gazette de Hambourg. Le Duc, après y avoir dit que sa retraite de l'armée lui a été dictée par des circonstances aussi facheuses que peu communes, ajoute ces paroles remarquables. „Je m'estime très-heureux de ce que V. A. R. a daigné remarquer mon zèle pour opérer le bien. Quel malheur que les opérations des armées ayent souvent été paralysées dans des époques où la plus grande activité eut été nécessaire. Si après la reddition de Mayence, l'on eut attaqué Houchard, qu'on l'eut poussé et battu, les renforts qu'envoya l'ennemi à son armée du Nord et par conséquent l'échec de Maubeuge, n'auoient pas eu lieu. Saarlouis mal approvisionné, et alors pres- que sans abri contre la bombe, tomboit

“probablement en peu de jours. Dès lors  
 “l’Alsace se trouvoit tournée par la Sare.  
 “La prise des lignes de Lautern en devenoit  
 “plus solide; et si par tous ces moyens,  
 “l’armée ennemie du Rhin eût été séparée  
 “de l’armée de la Moselle, et que l’on eût  
 “gagné le point de Bouquenon, Phalsbourg  
 “étoit menacé et Landau tomboit vraisem-  
 “blablement. Pardonnez si je vous commu-  
 “nique mes regrets. Je sens toute l’inutilité  
 “des plaintes, cependant elles ne laissent  
 “pas quelquefois de soulager un moment.  
 “Permettez que j’ajoute encore, que si  
 “V. A. R. a quelque pouvoir sur mon suc-  
 “cesseur, elle le conjure d’employer tout  
 “son crédit pour prévenir une trop grande  
 “division de l’armée en divers détachemens;  
 “foible partout, on se voit réduit à la dé-  
 “fensive, ce qui est un défaut qu’il faut  
 “éviter vis-à-vis de l’ennemi à qui nous  
 “avons à faire.”

Cette lettre explique bien mieux que ne  
 font les raisonnemens de M. de Lansdowne  
 les causes des malheureux événemens sur le  
 Rhin, arrivés à la fin de la dernière cam-

pague, ou pour mieux dire, elle fait voir dans un exemple frappant, la différence infinie qu'il y a entre les raisonnemens d'un maître parlant d'une matière qu'il connoit à fond, et les propos d'un discoureur qui prétend en parler sans y rien entendre. Quant à l'issuë peu favorable de cette même campagne sur la Sambre et dans la Flandre occidentale, je ne crois pas me tromper de beaucoup en l'attribuant principalement à cette division de l'armée du Prince de Cobourg, qui eut lieu après la prise de Valenciennes. Si l'armée du Duc de York ne s'en fut point séparée et qu'on y eût laissé ce corps de 9 à 10 mille hommes de troupes prussiennes, sous les ordres du brave général de Knobelsdorf, qui ne s'en sépara que pour prendre part à l'inaction de la grande armée prussienne, l'échec devant Dunkerke, celui de Menin et la levée du siège de Maubeuge n'auroient très-certainement pas eu lieu; mais toutes ces forces restant réunies, comme elles l'avoient été, auroient continué de frapper de grands coups, de sorte que cette campagne de Brabant

auroit indubitablement fini par nous offrir une chaîne non interrompue de succès et de victoires; ce qui n'a encore été le cas dans aucune des guerres dont ce pais a été le théâtre.

Que si maintenant vous me demandez, Monsieur, à quelles causes je crois pouvoir attribuer cette lenteur désespérante que l'on remarqua dans les opérations sur le Rhin, après la prise de Mayence, et ce morcellement de l'armée du prince de Cobourg après la reddition de Valenciennes, je vous répondrai que je n'ai à cet égard que des conjectures très-vagues à vous offrir. Ce que je crois appercevoir le plus clairement dans la conduite des premières opérations de cette guerre, c'est que la première campagne fut ouverte trop tard; que les armées des Puissances coalisées n'étoient pas assez fortes; et que des incidens aussi imprévus qu'impossibles à prévoir, en rallentirent d'abord les mouvemens; mais, que malgré ces inconvéniens et ces contretiens inopinés, ces opérations eussent été suivies d'un prompt et heureux succès, si l'armée au-

trichienne de la Flandre avoit secondé, comme il semble qu'elle pouvoit le faire, les mouvemens de celle du Duc de Brunsvic, et si la jalousie qui avoit suscité à ce prince des envieux de toute espèce, n'avoit pas cherché de se satisfaire en lui opposant des difficultés qui dérangèrent tous ses projets; d'où il résulta que bientôt il n'y eut plus de concert entre les généraux et que tout alla mal de tous côtés.

Si l'année suivante, les armées considérables que les puissances coalisées avoient mises sur pié et les préparatifs très-solides qu'elles avoient faits pour pousser avec vigueur cette guerre, à laquelle, l'année précédente, on avoit laissé gagner un aspect imposant, et si les succès rapides qu'eurent leurs armes dès l'ouverture de la seconde campagne, firent espérer qu'il subsistoit entr'elles un concert parfait établi et réglé d'après l'unique point de vuë sous lequel cette guerre doit être envisagée, je veux dire, celui d'une guerre, où il ne peut être question pour les rois de vouloir ajouter des conquêtes à leurs états, mais où il s'agit de

prévenir un bouleversement de tout ce qui a existé depuis que des états existent; cette espérance a du s'évanouir aussitôt qu'on a pu s'appercevoir de cette stagnation dans les opérations militaires qui se manifesta d'abord après la reddition de Mayence et qui fut occasionnée par des manoeuvres politiques incompatibles avec cette confiance, cet accord dans les vuës, et cette conformité dans les sentimens qu'on avoit supposé être devenus la base de l'union de ces puissances; et comme dès lors il étoit facile de prévoir que la défiance et le refroidissement qui en naîtroient entr'elles, influeroient d'une manière très-nuisible sur quelques-uns des généraux qui commandoient leurs armées, il étoit également aisé d'augurer que des désastres tels que ceux qui ont terminé la campagne de 1793 en seroit immanquablement la suite.

Il a été un tems, Monsieur, où j'étois bien éloigné de croire qu'il viendroit un jour où je m'attristerois sur une lutte infructueuse des meilleurs armées de l'Europe contre des hordes de féroces brigands diri-

gées par une faction de misérables scélérats ; c'étoit le tems où je vis l'Autriche et la Prusse se donner la main et serrer le noeud d'une alliance que la raison et la sagesse avoient dicté impérieusement. Je me disois alors, enfin ces deux puissances ont eu le bonheur d'ouvrir les yeux sur ce qui est de leur véritable intérêt ; elles ont vu que de leur union dépend le rétablissement de la tranquillité et du bon ordre en france, ainsi que le maintien et la conservation du repos en europe, et bientôt ce repos va lui être assuré d'une manière durable. Le successeur de Frédéric le grand s'est dit, puisque l'histoire m'apprend que les différens périodes de la vie politique de la plupart des états, dont elle nous a conservé la mémoire, ont été *valeur, conquête, luxe, anarchie* ; la guerre la plus heureuse, en me conduisant rapidement par la seconde de ces périodes, ne pourroit que précipiter vers les deux autres l'état, au gouvernement duquel le ciel m'a appelé ; je ne chercherai donc point à l'augmenter par des acquisitions injustes ; celles que je pourrai faire légitime-

ment me seront d'autant moins enviées, que voulant éviter les routes obliques d'une politique artificieuse et me proposant de fonder la mienne sur la justice et l'équité, mes voisins ne verront dans un accroissement de ma puissance qu'une augmentation de leurs propres forces pour les cas où l'un ou l'autre se verroit lésé dans ses droits, ou attaqué injustement par un ennemi ambitieux. Leopold, me disois-je encore, n'a aspiré en Toscane qu'au titre glorieux de père de ses sujets; il s'y est exercé dans tous les arts de la paix; ce pais lui doit mille excellentes institutions, et il a su le porter, sinon au plus haut degré de prospérité dont il est susceptible, du moins à celui que les difficultés qu'il aura sans doute éprouvées, lui auront permis d'atteindre. Aujourd'hui qu'il se voit placé sur le trône d'une monarchie immense et qu'il a un champ plus vaste où il peut exercer ces mêmes arts bien-faisans et paisibles qui fertilisent les campagnes, doublent les récoltes, excitent l'industrie, dictent des loix sages, font fleurir le commerce, et peuplent les provinces, il

va les appeller de nouveau à son secours. Sans doute il s'est dit, je puis par leur moyen, sans envahir des possessions étrangères, conquérir encore un royaume dans les vastes états soumis à ma domination; je bornerai donc mon ambition à ce genre de conquêtes, plus difficiles peut-être, mais aussi plus sûres, plus solides, plus conformes à la raison et aux droits de l'humanité que celles de ces conquérans ordinaires, qui foulant leurs sujets par des guerres aussi sanglantes qu'injustes, augmentent enfin leur empire de quelques provinces dévastées et perpétuent par là les dissensions et les querelles ainsi que les malheurs des peuples. En jettant les yeux sur cette multitude d'états qui forment son empire, il s'est dit encore, que de nations différentes soumises à mon sceptre! Toutes espèrent de moi plus de bien-être, plus de prospérité. Comment remplirai-je leur juste attente? Comment parviendrai-je à concilier tant d'intérêts divers et souvent opposés les uns aux autres? Comment étendrai-je jusqu'aux plus éloignées le jeu des ressorts d'un gou-

vernement sage et actif. Comment empêcherai-je que les unes ne deviennent jalouses des autres, en se croyant préférées dans le partage de mes soins et de ma prévoyance? Que d'objets à considérer! Eloignons à jamais l'idée de vouloir reculer d'avantage les bornes d'un tel empire, peut-être déjà trop vaste, et qui crouleroit indubitablement par son propre poids s'il venoit à recevoir de nouveaux accroissemens en étendue. Songeons tout aussi peu à vouloir faire des changemens dans ses limites, qui pourroient nous susciter des querelles, et n'excitons, s'il se peut dans nos voisins, par les plans que je me propose d'effectuer pour le bonheur de mes peuples, qu'une émulation exempte de jalousie. Oublions sur tout, et faisons oublier les anciennes inimitiés qui ont subsisté si longtems entre ma Maison et celle d'un de mes plus puissans voisins. Ne faisons pas consister ma sureté dans son abaissement, mais voyons dans sa puissance même un appui à la mienne, et faisons lui envisager celle-ci sous le même point de vuë. La Prusse n'égale mes états ni en

force, ni en étendue, ni en resourees, et par conséquent je ne vois pas ce que je puis avoir à en craindre; mais je sens parfaitement qu'il est de mon intérêt qu'elle conserve à jamais le degré de puissance où elle est parvenue, afin qu'elle soit toujours en état d'opposer une barrière puissante et de mettre un frein à l'ambition de ceux de mes successeurs, qui ne marchant pas sur mes traces, voudroient étendre plus loin les limites de leur Empire et accélérer par là le terme de sa chute, terme fatal où arrivent enfin tous les empires du monde, puisque comme le corps humain, ils portent tous dans leur constitution le germe de leur future destruction qui semble pousser d'autant plus rapidement que les états sont plus vastes et plus opulens.

Peut-être me direz vous, Monsieur, que vous ne comprenez pas que j'aye pu faire un rêve pareil. Je vous assure qu'aujourd'hui je ne le comprends pas moi-même et que je rougis presque de l'avoir fait, ayant assez vécu pour connoître le monde;

mais je vous promets de ne plus m'endormir pour en faire de semblables; pourvû que vous me pardonniez cette longue digression. Je reviens encore une fois à mon sujet principal, pour vous dire, Monsieur, que le marquis de Lansdowne dans la même motion dont je vous ai parlé plus haut a dit de votre armée, que s'il étoit vrai qu'elle eut donné l'exemple d'une foiblesse honteuse, c'étoit une preuve frappante de la différence qui existe dans les mêmes hommes, lorsqu'ils combattent pour leur liberté ou lorsqu'ils combattent pour les autres. (ces autres, selon lui, ce sont les Anglois) Voilà donc trois sentimens différens au sujet de vos troupes. L'auteur de l'essai sur l'armée hollandoise prétend qu'elle ne forme qu'un corps vicié dans toutes les parties de son organisation, qui n'est bon tout au plus que pour la parade, mais nullement propre à la guerre. Le marquis de Lansdowne se fondant probablement sur quelques propos absurdes que des papiers anglois se sont permis de répandre dans le public, sur le compte de cette armée, incline à croire qu'elle est

sans énergie et sans valeur, par ce que n'ayant pas le même motif, elle n'est point animée du même esprit qui rendoit autrefois les Bataves redoutables à leurs ennemis et en faisoit une nation intrépide et belliqueuse. Quant à moi, je soutiens que les troupes hollandoises ont rendu des services très-essentiels pendant tout le cours de la campagne de l'année passée; qu'obligées de se tenir presque toujours sur la défensive, elles ont fait dans cette situation embarrassante et critique tout ce que l'on pouvoit raisonnablement attendre de bonnes et braves troupes; et enfin, que rien ne prouve plus évidemment soit la malignité, soit le défaut de jugement dans leurs détracteurs que cet empressement de se prévaloir de la défaite de ces troupes dans la journée du 13 septembre, pour en prendre occasion de les ravaler, tandis que cet événement examiné avec impartialité dans toutes ses circonstances, fournit matière à faire d'elles les éloges les plus justes et les mieux mérités.

Je me persuade, qu'il vous sera facile maintenant de vous décider en faveur de l'une ou de l'autre de ces opinions, car il vous suffira, pour cet effet, de comparer un moment entr'eux les fondemens sur lesquels chacune d'elles est appuyée. Lorsque je pris la plume pour vous écrire, je me sentis tenté de soumettre la mienne au jugement de votre public; mais je renonçai bientôt à cette idée, en réfléchissant que la langue allemande, mon idiome natal, dans lequel je suis habitué de communiquer mes idées, n'est que très-peu connue en hollande, et que pour m'y faire entendre, je serois obligé de me servir de celle dont je fais usage avec vous, mais que je ne possède que très-imparfaitement. Je me disois que l'on n'auroit aucune indulgence pour un écrit, où, abstraction faite de fautes contre la pureté du style, l'on ne trouveroit aucun de ces tours, aucune de ces phrases et de ces expressions, qui caractérisent le langage moderne des françois, et qui sont les prestiges dont ils entourent de nos jours l'er-

reur et le mensonge, pour leur frayer un passage dans tous les païs du monde; mais qui s'introduisant dans leur style, embellissent leur langue, à peu-près, comme leurs maximes nouvelles en morale et gouvernement ont embelli la France.

Aureste, ne vous attendez pas qu'a-près avoir pris le parti de vos troupes contre ceux qui ont cherché à les dénigrer, j'irai me charger de même de la défense des vices qu'un léger examen de l'organisation de votre armée y fait d'abord découvrir. Au contraire, je me réserve d'entrer une autre fois dans plusieurs détails au sujet de ce dernier article, et de vous communiquer en même tems quelques idées relatives à la défense des frontières de votre République, que l'intérêt que je prends à son sort me fit jeter sur le papier il y a déjà plusieurs années. Je n'ai eu d'autre but dans cette lettre que celui de vous faire voir que les désavantages qu'ont eus vos troupes, et particulièrement leur échec du 13 septembre, ont été aussi peu un effet des cau-

ses qu'assigne à ces mauvais succès l'auteur de l'essai sur l'armée hollandaise, que ses assertions sont une preuve qu'il possède le génie et les talens qui sont nécessaires pour bien saisir l'enchaînement des grands évènements d'une campagne et les causes qui les font naître; si d'ailleurs il est vrai, comme il l'assure, que sa plume n'ait été dirigée par aucun motif d'intérêt particulier. Il semble cependant que l'on pourroit sans craindre de lui faire une injustice, se permettre de former quelques doutes au sujet de ce dernier point; car quoique son essai ne donne pas une haute idée de sa faculté de juger, il est presque impossible de supposer qu'il ait eu assez peu de bon-sens en composant cet ouvrage, pour avoir pu croire qu'il contribueroit au succès de la cause commune des puissances coalisées dans cette guerre, s'il réussissoit à faire adopter au sujet des troupes hollandaises l'opinion qu'il en donne. Supposons pour un moment que cette opinion vint à être généralement admise sans examen; quel en seroit l'effet? Indubitablement celui de

nnire à la République, dont les efforts seroient regardés comme nuls dans cette ligue mémorable des puissances contre un peuple criminel; de la priver de la confiance de ses alliés, et son armée de toute estime et considération; de faire naître un nouvel obstacle à l'établissement d'un concert parfait entre les puissances, concert qui malheureusement, a été empêché jusqu'ici par des causes d'un autre genre, ou s'il faut parler clairement, par de mauvais calculs politiques; et enfin, d'augmenter entre les généraux des différentes armées une certaine disharmonie, qui pour n'avoir pas éclaté ouvertement, n'a pas l'aissé de se manifester par des effets qui ne sauroient être attribués qu'à cette cause. Mais, peut-être notre auteur est-il dans l'idée qu'il arriveroit le contraire de ce que je viens de dire, si, comme il l'insinue, le gouvernement hollandois vouloit seulement, d'après ses conseils, se hâter d'introduire dans son armée des changemens essentiels, dont, selon lui, plusieurs pourroient être effectués sur le champ et qui lui imprimeroient

la force et l'activité qui lui manquent. Je reponds à cela, que je doute que les Alliés de la hollande se laissassent aisément persuader, qu'une armée dont une fois la nullité leur auroit semblé bien prouvée, peut être tirée de son état d'anéantissement, moyennant quelques changemens faits à la hâte dans son organisation, supposé même que ces changemens eussent procuré à notre colonel l'avantage de se voir placé à la tête d'un corps de troupes légères, parce qu'on se seroit peut-être flatté de réhabiliter par là d'autant plus sûrement cette armée dans la bonne opinion du public.

Vous vous rappelez sans doute, Monsieur, ce qu'il dit dans sa brochure de la nécessité d'avoir de ces troupes dans une armée et le crime qu'il fait à votre république de ce qu'elle en laisse manquer la sienne. Je ne lui conteste pas cette nécessité; mais je nie que le manque de cette arme ait pu faire éprouver le moindre inconvénient à votre armée puisqu'il n'a point existé, le prince de Cobourg ayant eu la prévoyance

de joindre à vos troupes, dès qu'elles furent arrivées sur l'Escaut et la Lys, quelques-unes des siennes, qui leur ont été bien plus utiles que ne l'auroient été de misérables corps francs semblables à quelques-uns de ceux que la république fit lever à la hâte en 1785 et dont elle a encore à nourrir les débris inutiles.

Ceux qui ont dit à notre colonel que l'économie dans le camp hollandois est portée à un tel excès que l'officier, même l'officier supérieur, est forcé d'aller à pied, faute de fourrage pour nourrir des chevaux, et qu'il existe à peine des voitures pour le transport des bagages, qui ont rapporté une fausseté qu'il eût pu très-facilement reconnoître et que sur un simple *on dit* il n'eût pas répétée dans son livre, s'il avoit été aussi soigneux à rechercher la vérité qu'empresé à recueillir les traits vrais ou non vrais dont il lui a plu de charger son tableau. Quoi? je vis à deux-cens lieues de la Hollande et je suis mieux informé de ce qui a rapport à l'armée de cet état, que celui qui

a osé donner au public un essai sur cette armée et qui se trouvoit peut-être à portée de prendre ses informations de vive voix sur les lieux mêmes! Eh bien, je vous dirai donc, que votre république a non-seulement accordé aux officiers subalternes de ses troupes en campagne, indépendamment des voitures nécessaires au transport de leurs tentes et bagage, une ration complete pour l'entretien d'un cheval de selle, mais en outre depuis peu une augmentation de gage de six à sept florins d'hollande par mois, et au simple soldat une augmentation de paye à raison de 6 sols par semaine. Ajoutez à cela que le prince-héréditaire d'Orange en entrant en campagne, se trouva muni d'un plein-pouvoir de faire fournir pour le compte de la république, dans les provinces où agiroient ses troupes tout le charroi qui leur manqueroit, tant pour le transport de leurs bagages que pour les approvisionnementns de guerre et de bouche, et accordez cela, si vous le pouvez, avec cette prétendue lésine dont parle notre colonel,

Mais,

Mais, si moyennant ces arrangemens on a pu subvenir aux besoins les plus pressans de vos troupes, dans des circonstances où votre république pressée par ses alliés de mettre son armée en campagne, n'avoit pas le tems de pourvoir à ces besoins d'une manière plus solide, on se tromperoit excessivement, si l'on s'imagineroit chez vous qu'après tout est fait, et qu'il ne manque plus rien à cette armée pour la continuation de la guerre. Ce que notre auteur rapporte dans la note à la page 17 de son essai, n'est malheureusement que trop vrai. Il n'est point de partie plus négligée, plus mal administrée, moins entendue dans l'armée hollandoise que celle des approvisionnemens: tout ce qui la concerne est pour ainsi dire abandonné au hazard ou à l'arbitraire. C'est à des entrepreneurs qu'on adjuge les fournitures de toute espèce; mais comme ces gens ne sont soumis à aucune inspection ou intendance-générale, comme dans d'autres armées sous le nom de *Commissariat*, il

D

arrive que non-seulement leurs livraisons se font rarement avec la promptitude que les circonstances exigent, mais qu'elles sont presque toujours de la plus mauvaise qualité. Le Conseil d'Etat nomme, il est vrai, des personnes pour en faire l'examen, et les rejeter, lorsqu'elles ne sont point conformes à la teneur des contrats; mais les entrepreneurs connoissent trop bien la manière de se rendre favorables ces personnes, pour qu'ils ayent à craindre le moindre désagrément de leur part; et c'est ainsi que l'état et l'armée sont également trompés. Les inconvéniens sans nombre, inséparables d'une machine si mal montée, ne tardèrent point l'année passée à se faire sentir à vos troupes, lorsqu'elles se furent mises en mouvement. Dès le troisième ou quatrième jour de leur marche depuis la hollande, il y eut des bataillons qui trouvèrent les chevaux de leur artillerie abandonnés par leurs

conducteurs. Ces gens avoient déserté, parce que l'entrepreneur chargé de leur entretien, les avoit laissé manquer pendant plusieurs jours d'argent, de pain, et de fourrage. Vous concevez, ce que c'est qu'une artillerie dont les mouvemens sont assujettis à l'exactitude et à la probité d'un entrepreneur; et vous pouvez vous représenter quels étoient en grande partie les chevaux-qu'on avoit livrés à votre artillerie, puisqu'il en falloit quatre pour trainer un canon de trois livres de balles, et que ce nombre suffisoit à peine.

Si une administration si vicieuse d'une des parties les plus essentielles, soit à la conservation des troupes, soit aux succès de leurs opérations, n'a produit l'année passée sur votre armée aucun mauvais effet bien sensible, la raison en est facile à trouver; c'est qu'elle a eu l'avantage de rester pen-

dant toute la campagne dans la même position, à portée de ses magasins, et dans un païs rempli de subsistances. Mais si elle avoit été obligée de s'éloigner des premiers; de faire de grands mouvemens; de s'établir des entrepôts; de marcher avec un train d'artillerie, dans un païs, qui peut-être, n'eût offert que peu ou point de ressources pour le charroi, à combien de difficultés, de périls et de malheurs n'eût-elle pas été exposée, manquant d'un équipage, de vivres et d'une bonne direction pour faire aller cette machine?

Je sais, que l'on s'occupe maintenant chez vous à former un Commissariat pour votre armée; mais les sujets qu'on y placera auront-ils les talens requis, l'expérience et les connoissances nécessaires pour y bien remplir leurs postes? Je l'espère; mais je crains beaucoup que la pro-

rection et la faveur n'y fassent entrer des gens qui n'y verront que les moyens de réparer leur fortune. Pour qu'un Etat qui entretient une armée puisse s'en promettre des services utiles et capables de contribuer à sa gloire, il faut qu'il lui en ait préparé et assuré d'avance les moyens. Il est trop tard de penser à ceux-ci, lorsque le moment est déjà là où cette armée doit entrer en action. Votre République, Monsieur, a négligé la sienne, pendant plus de quarante ans, au point qu'on eût dit qu'elle la regardoit comme entièrement inutile. Son système a été qu'il faut éviter la guerre le plus longtems que l'on peut, et ce système est excellent; mais ce n'est pas par des alliances uniquement qu'il faut chercher à conserver la paix; ce n'est pas sur elles qu'il faut se reposer de sa sûreté; c'est en montrant qu'on est en état de faire la guerre qu'on l'évite le plus sûrement; et c'est alors qu'on

peut s'appliquer cette belle maxime contenue dans l'inscription qui se trouve sur la porte de l'arsénal de Berne:

*Felices populi, meditantés tempore pacis*

*Quis opus in bello, semper ut illa parent!*





1. 19. 7  
4  
AB: 119 767

ULB Halle

3

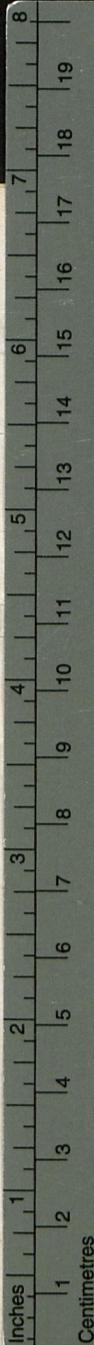
006 817 475



v 118

119767





Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

LETTRE  
D'UN  
VIEUX MILITAIRE

à  
UN AMI EN HOLLANDE,

RÉLATIVE

à une  
BROCHURE INTITULÉE:

*Essai sur l'armée hollandoise par un  
colonel des troupes légères.*

A BERNE

1794.